

Robert Lévesque, Micheline Cambron et Laurent Mailhot

Nicolas Tremblay

Numéro 124, hiver 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36617ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tremblay, N. (2006). Compte rendu de [Robert Lévesque, Micheline Cambron et Laurent Mailhot]. *Lettres québécoises*, (124), 51–52.

☆☆☆☆

Robert Lévesque, *Récits bariolés*,
Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 2006, 240 p., 25,95 \$.

La société de Robert Lévesque

L'essayiste Lévesque fréquente les grands écrivains et artistes avec un génie inégalé dans la presse d'ici.

Comme *Un siècle en pièces* (2000) et *L'allié de personne* (2003), *Récits bariolés* regroupe des carnets de Robert Lévesque publiés d'abord dans le journal montréalais *Ici*. Du jaune dispersé de la gazette au blanc rassembleur du Boréal, le saut est simple : sans préface (mais nous en aurions bien lu une), le livre débute avec Molière puis se termine avec Michael Moore, classant les carnets par ordre chronologique des artistes et penseurs qui en sont le sujet principal.

LA LIBERTÉ COMME STYLE

À moins d'une distraction, je lis fidèlement Lévesque chaque semaine dans *Ici*. D'ailleurs, j'ai connu et aimé sa plume grâce à ce petit journal culturel hebdomadaire. M'informant par la suite sur le critique et essayiste pour combler le fossé de mon inculture, c'est là seulement que je pris conscience de l'envergure réelle de l'homme. Plusieurs savent qu'il a été l'interlocuteur de Stéphane Lépine à Radio-Canada. D'autres, plus vieux que moi, se souviennent certainement des années de Lévesque au *Devoir*, de 1984 à 1992, où, fidèle à son idée du théâtre, il a brassé solidement la cage du monde de la scène québécoise, au point de s'attirer la haine presque unanime du milieu. À cet effet, on peut lire les explications du critique théâtral sur son départ forcé du quotidien dans *La liberté de blâmer*, titre emprunté à Beaumarchais qu'il convient de citer au complet tellement le rapport infantile des artistes d'ici à la critique n'a guère changé depuis cette affaire : « Sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur. »

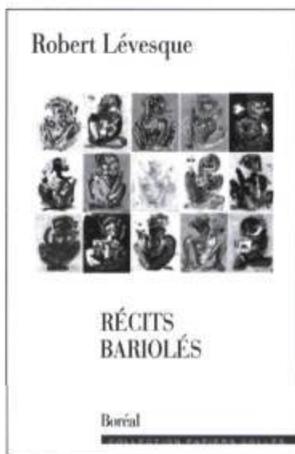
Mais le Lévesque des *Récits bariolés* n'est pas nécessairement celui de la controverse, même si, par endroits, il décoche quelques traits assassins. Le lire en rafale aidant, on apprécie surtout la finesse de son écriture. Et, guidé par sa vaste érudition en voie de devenir légendaire, puisque la chose se fait de plus en plus rare dans notre triste siècle, on croise une cohorte impressionnante d'écrivains illustres comme Molière, Diderot, Stendhal, Claudel, Colette, Céline, Kafka. Avec un habile doigté, Lévesque – qui nage dans la forme libre du carnet comme un poisson dans l'eau – raconte la pédérastie présumée de Verne, Proust au bordel, les accointances d'Ionesco avec Vichy, Gide se rasant les moustaches, etc. En effet, c'est surtout l'anecdote biographique qui prédomine dans les sujets abordés par Lévesque, que l'on sent fasciné – et c'est contagieux – par la vie concrète des esprits grandioses.

LA FRATERNITÉ ÉLECTIVE

Que l'on partage ou non ses détestations ou ses goûts littéraires, il faut reconnaître à celui que Ronfard appelait sa « vieille crapule » un raffinement peu commun



dans la justification de ses choix. À un point tel qu'ils deviennent, ces écrivains élus, comme de familiers personnages que Lévesque fait revivre, à la fois fidèle aux faits historiques et découvreur de perles rares. Par exemple, il nous ouvre les carnets d'écriture de Tchekhov, partageant l'intimité de celui qui est l'équivalent d'un frère (et à qui il consacre davantage de carnets, trois en plus des allusions fréquentes dans le recueil dont le titre est un clin d'œil à un livre de l'écrivain russe) ; nous résume une page malheureuse de Pierre Bourgault écrite en 1990 où l'ex-chantre de la liberté souhaite juguler la presse après le OUI ; se rappelle ailleurs, *Journal* à l'appui, que Kafka a croisé Paul Claudel, alors consul de France à Prague, mais le frère de Camille, le poète catholique, ignorait tout de l'autre... Lévesque s'amuse donc des



bizarries de l'histoire, comme dans ce carnet intitulé « Je l'aime bien », consacré à un homonyme Robert Levesque, sans accent, dont il fait la première rencontre livresque chez un biographe de Gide, Pierre Lepape. Le jeune Levesque a même entretenu une correspondance avec l'auteur des *Nourritures terrestres*, de quarante ans son aîné, où « ils se parlent en amis, en homosexuels, en jouisseurs ». Ce n'est évidemment pas banal d'avoir un double qui a côtoyé Gide et qui, « pour compenser son inaptitude à entrer dans la fiction », est devenu traducteur de poésie grecque. Cette dernière saillie, le critique l'écrit probablement par modestie, s'envoyant par ricochet une petite méchanceté que plusieurs de ceux qu'il a écorchés aimeraient certes lui servir. Cependant, à la lecture de *Récits bariolés*, on ne peut s'empêcher de penser que Lévesque, lui, à défaut d'être poète ou romancier, est un véritable écrivain.

En aparté, je me demande comment il pourrait en être autrement d'un homme qui éprouve une sensibilité toute baudelairienne pour ses chats, dont l'un se nomme même Arthur, cela en mémoire de Rimbaud...

☆☆☆☆

Micheline Cambron et Laurent Mailhot (dir.),
André Brochu, écrivain, Montréal, Hurtubise HMH,
coll. « Cahiers du Québec/Littérature », 2006, 232 p., 24,95 \$.

Point de mire : André Brochu

Quand écrire passe aussi par l'enseignement et la critique.

André Brochu, écrivain rassemble des interventions présentées lors d'un colloque tenu à l'automne 2002 et organisé par le Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoise (CRIUQ). L'ouvrage, qui est sous la direction de Micheline Cambron et de Laurent

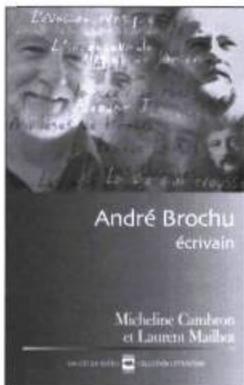
Mailhot, propose une synthèse du travail d'écriture accompli par André Brochu depuis ses premières publications à la fin des années cinquante et dans les années soixante jusqu'aux plus récentes. Plusieurs noms illustres participent à cet essai dont certains sont même d'anciens collègues de travail de Brochu, professeur retraité : Jacques Brault, François Ricard, Jacques Allard, Gilles Marcotte, Pierre Nepveu. Au total, douze études composent ce livre auquel s'ajoute, en conclusion, une courte postface d'André Major.

ÉCRIRE, C'EST LIRE

Unaniment, ce qui frappe les commentateurs, c'est la précocité intellectuelle de Brochu. Celle-ci explique d'ailleurs qu'un colloque-hommage vienne si tôt consacrer un écrivain encore très productif et dont l'œuvre est toujours en procès. Si l'on écarte bien sûr les écrits de jeunesse et de formation, Brochu entre significativement dans le monde des lettres dès sa prime vingtaine. Né en 1942, il donne son premier cours de littérature à l'Université de Montréal en 1963 et participe à la fondation de la revue *Parti pris* lancée la même année. Renald Bérubé témoigne d'ailleurs de ce premier cours pendant lequel Brochu, qui avait alors l'âge de ses étudiants, proposa avec aplomb une analyse originale et savante d'*Angéline de Montbrun* qui « malmenait [son] interprétation traditionnelle ». Inspiré par Roland Barthes, Jean-Paul Sartre et Albert Memmi, revenant de France après l'expérience de *Parti pris* avec une thèse sur Hugo¹ dirigée par Jean-Pierre Richard, Brochu innove en étudiant les classiques québécois d'après les théories modernes venues d'Europe, notamment le structuralisme. Effectivement, à cet égard il fait office de pionnier. Avant lui, peu d'universitaires, sinon aucun, lisaient avec autant de rigueur les textes fondateurs de la littérature québécoise dont on jugeait à tort le sens vite épuisable. Ce terrain vierge (mais de moins en moins) a occupé et occupe encore beaucoup le critique Brochu, qui a fourni des études capitales sur des auteurs québécois de grande importance tels Saint-Denis Garneau, André Langevin, Anne Hébert ou Michel Tremblay. On doit aussi compter sa contribution « moins » savante mais tout aussi studieuse à *Voix et images* où il couvre à chaud la poésie d'ici fourmillante, en plus de celle à *Lettres québécoises* où il critique depuis plusieurs années des romans. À ce sujet, Gilles Marcotte, qui commente *Tableau du poème* (recueil des critiques parues dans *Voix et images* durant la décennie quatre-vingt), écrit que le « critique, c'est-à-dire le prosateur, se fait [...] l'assistant du poète », puisque peu à peu l'écrivain mêle sa voix à celle du critique dont il est désormais indissociable. Dans l'avant-propos de ce recueil que cite Marcotte, Brochu écrit à cet effet : « Surtout, cette expérience très précise de critique "journalistique", tournée vers la production actuelle, m'a permis de réaliser un vieux rêve, celui de déboucher, depuis la critique, sur la création. »

LE DÉSIR D'ÉCRITURE

Brochu a toujours eu le désir d'écrire. Le critique a éloigné un certain temps le poète et le romancier devenus silencieux pendant plusieurs années après la parution d'*Adéodat I*, en 1973, roman « écrit dans la fièvre » (?) d'après les mots pesés – il ne saurait en être autrement de sa part – de Jacques Brault. On épilogue d'ailleurs beaucoup, dans *André Brochu, écrivain*, sur cette interruption. Le retour à la fiction est cependant réussi et remarqué, nous rappelle Lucie Robert : en 1991, *La croix du Nord*, une novella, remporte le Prix du Gouverneur général, en 1993, *La vie aux trousses*, un roman, le Grand Prix littéraire du *Journal de Montréal* et, en 1995, *Delà*, le Grand Prix du Festival international de la poésie de Trois-Rivières. Malgré qu'il affirme que le pis-aller de la critique « exacerbe la frustration de l'écrivain », Brault décrit ce rapport comme une « solidarité fécondante ». Car il est vrai que c'est ce double travail de critique et de créateur qui réalise Brochu l'écrivain, lui dont la



ANDRÉ BROCHU

plume est si mesurée et maîtrisée. Quiconque lira la belle étude de Paul Chanel Malenfant sur un poème de *Je t'aime, je t'écris* se fera d'ailleurs une juste idée de ce style plein de finesse calibrée. Style qui n'hésite pas à faire se rencontrer les contraires, explique Nepveu dans sa glose de la poétique de Brochu. S'il existe en art un postmoderne, il y a, au Québec, un postreligieux qui se traduit, dans la poésie de Brochu, par une réunion de la symbolique chrétienne et du grotesque, selon Nepveu. Dans le même ordre d'idées, Jacques Allard propose une analyse du thème de la mise en croix dans *La croix du Nord*. Laurent Mailhot remarque à son tour que l'écriture de Brochu vient heurter la tradition. S'intéressant à *Adéodat I*, où l'auteur se fait un « Joyce joyeux », un « Ferron pénélopat », Mailhot, historien de la littérature, resitue le contexte de la parution du roman entre la création des *Oranges sont vertes* et les « iconoclasties féministes ». Tout comme chez Ducharme et Blais, notamment avec *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, ce roman éclat souffle un vent de modernité sur un Québec en ébullition. Ce sont par ailleurs les mots de Mailhot qui résument le mieux l'inscription de Brochu dans la littérature québécoise, lui qui à la fois y participe sur tous les plans, de la critique à la création, et qui, par son acuité, devance et fléchit même son parcours : « Lecteur précoce de Léautaud et de Sartre, praticien de la Nouvelle Critique, redécouvreur des classiques canadiens-français depuis *Angéline de Montbrun*, [André Brochu] est un agent exemplaire du passage ici d'un XIX^e siècle interminable à une série de révolutions ponctuelles. »

1. Thèse éditée d'abord par les Presses de l'Université de Montréal en 1974 puis rééditée chez Nota bene en 1999 sous le titre : *Hugo. Amour/crime/révolution*.

Lettres québécoises

rend hommage au Conseil des arts de Montréal à l'occasion de son 50^e anniversaire et tient à saluer le rôle essentiel qu'il joue dans le développement de la vie artistique montréalaise.

Bon anniversaire au
Conseil des arts de Montréal !

SOLIDAIRE
DE LA CRÉATION
DEPUIS
50
ANS